

Écoliers reboiseurs, une action de plus pour un environnement meilleur

Dieuvil Dieudonné est professeur et responsable disciplinaire dans une école de Desarmes, une petite ville en région rurale haïtienne. Depuis deux ans, il a décidé, avec un collègue, d'inclure le reboisement au rang des matières scolaires.

Dieuvil Dieudonné

Depuis les années 90, le déboisement abusif et illégal a explosé en Haïti, jusqu'à créer une situation écologique très critique. À l'arrivée de Christophe Colomb, on parlait de cette île comme d'un «joyau de verdure». Aujourd'hui, Haïti a perdu plus de 90% de sa couverture végétale, principalement à cause de la forte production de charbon de bois. Les conséquences sont alarmantes: érosion accélérée en saison pluvieuse, manque d'eau en saison sèche, stérilisation des sols, disparition d'un important réservoir de biodiversité animale et végétale. Plusieurs organisations locales tentent de remédier à cette situation de crise en lançant des campagnes de reboisement, mais la situation reste inquiétante, car ces efforts sont encore trop faibles.

C'est dans ce contexte que mon collègue et moi avons initié une action en plus pour notre environnement. Notre objectif est d'encourager les écoliers de notre établissement à planter et à protéger les arbres. Pour souligner l'importance de cette démarche aux yeux des élèves, nous avons fait du reboisement une matière scolaire évaluée par les professeurs quatre fois par année. À la première évaluation, nous allons contrôler si chaque élève a bien planté son arbre. Ensuite, nous vérifions si l'arbre a été soigné, sécurisé et arrosé. Ce sont les parents qui sont responsables d'acheter ou de produire les plantules avec leur enfant. Nombre d'entre eux ont applaudi cette initiative et ont manifesté leur fierté d'accompagner leur enfant dans la protection de leur arbre.

L'école, elle, est responsable de former les enfants sur l'entretien des arbres. Mon collègue, Johnny Leravy, est chargé d'accompagner les élèves dans cette tâche: «Je leur conseille souvent de ne pas planter les arbres à l'ombre ou trop près d'autres arbres. Je leur apprend à utiliser du fumier et à sécuriser les arbres s'ils sont dans une zone où il y a un élevage libre. Je les encourage enfin à privilégier les arbres fruitiers, qui sont moins facilement coupés que les arbres forestiers: on reconnaît plus facilement qu'un arbre fruitier peut nous nourrir.» Les élèves choisissent en général des espèces comme le manguiier, l'oranger, le citronnier, l'avocatier,



le goyavier ou le cerisier, selon leur goût et la rareté de l'espèce.

Comment arrive-t-on à superviser le travail des cent-quatre-vingts élèves qui plantent chacun leur arbre chez eux, parfois dans des localités très difficiles d'accès? Johnny Leravy témoigne: «Le travail est parfois très fatigant du fait que les enfants sont éparpillés dans des régions éloignées les unes des autres. Pour me faciliter la tâche, j'ai élaboré des listes dans lesquelles je regroupe les enfants par régions. Une autre difficulté consiste à trouver la maison de l'enfant: comme il n'y a pas de rue ni d'adresse, il faut interroger les voisins. Puis, il faut consulter les gens du quartier et les parents pour s'assurer que l'arbre qu'on me désigne est bien le résultat du travail de l'enfant.»

Quant aux élèves, ils semblent avoir intégré cette matière dans leurs préoccupations. La première année, certains d'entre eux ont pris du temps pour entrer dans le projet. Cette année, ils étaient beaucoup plus motivés à planter leur deuxième arbre. Cette matière est en outre valorisante pour certains élèves qui n'ont pas un profil scolaire: ils peuvent augmenter leur moyenne en soignant bien leur arbre. Certains encore viennent vers nous spontanément pour nous donner des nouvelles de leur arbre et nous dire qu'ils l'arrosent chaque jour. Ils se réjouissent aussi de manger leurs propres fruits. Cela me satisfait beaucoup, car je sais que cette initiative porte déjà ses fruits de sensibilisation à notre environnement.